

Comme le langage originaire, le *langage vivant* enraciné dans l'être et traversé par sa lumière est tout sauf cela, il s'ensuit qu'il n'y a pas de place pour lui à l'école. Il n'y a pas de place à l'école, comme le savent tous ceux qui la fréquentent ou l'ont fréquentée, pour « la parole ». Ni pour la parole ni pour les écrivains, lorsque ce mot désigne ceux qui consacrent leur vie à l'épanouissement de la conscience et de l'existence dont le destin est inexorablement lié à cette parole ; les écrivains qui tentent d'assurer la vie de la langue et des mots ainsi que de la culture qui les rend possibles. Pas de place donc, sinon en catimini, pour la littérature lorsque ce mot signifie : *la voix de l'être et l'expression de l'homme*.

* * *

Trop tôt l'école cesse de s'intéresser à la vie du langage, même si la langue est un objet d'étude au « programme » et qu'on oblige tous les élèves et étudiants à travailler fort pour parvenir à un apprentissage « adéquat » de la langue d'usage qui respecte les normes propres à l'expression claire et distincte. La langue n'est généralement considérée que comme un outil qu'on utilise et non comme un lieu qu'on peut habiter ; en d'autres termes : une parole. La parole, lorsqu'on en reconnaît l'existence, est considérée comme étant dictée directement à l'auteur. Ce qui motiverait le fait qu'on n'enseigne pas les modalités de la vie et des mouvements propres de cette parole.

Cette affirmation autant que le postulat sur laquelle elle s'appuie ne tiennent pas compte du fait que circulent, même à l'intérieur des institutions scolaires, des textes qui n'obéissent point à la logique discursive et

n'en sont pas moins l'occasion, pour celui qui accepte de s'en rendre apte, d'accéder à un type de connaissance particulier, non moins réel que l'autre. Ces textes sont écrits par quelqu'un ; ils ne nous arrivent pas directement du ciel ou de l'inconscient, déjà organisés en poèmes, romans ou récits, prêts à être lus et commentés. Il existe des étapes qu'on ne peut escamoter et auxquelles sont soumis autant ceux qui pratiquent la co-connaissance intuitive et de participation, que ceux qui pratiquent la connaissance rationnelle, même si la pédagogie pratiquée doit être différente dans chaque cas.

Les textes d'expression ne naissent qu'au bout d'une démarche longue, parfois douloureuse qui exige persévérance et ténacité. De tels textes sont généralement incapables de s'accomplir à l'intérieur de l'institution scolaire parce que l'encadrement nécessaire à cet accomplissement fait défaut. Celui qui veut accéder à l'écriture d'expression a beau essayer de jouer au *pommier qui produit naturellement des pommes* pendant un certain temps, il s'aperçoit vite qu'il n'en est pas un. Il est cependant normal que celui qui a évolué dans un milieu qui proclame que le texte littéraire est un texte *inspiré* et que cette *inspiration* ne se manifeste pas à qui le veut, attende beaucoup du côté de la nature, pour ne pas dire des gènes. Alors qu'en réalité l'inspiration ne se manifeste qu'indirectement par l'intermédiaire d'une organisation intuitive de textes qui obéit à une logique particulière propre à l'expression de l'être.

Le *talent* est quelque chose qui se manifeste sans qu'on sache d'où il vient ni pourquoi. Il n'est pas le produit de la culture et de l'enseignement, mais de la *nature*. Il n'entretient aucun rapport avec l'inspiration

qui est de l'ordre du don émanant d'une autre dimension de la conscience, sa dimension spirituelle laquelle ne peut s'exprimer et se manifester que grâce à un travail de participation qui n'a rien de naturel. Il appartient au culturel et même au surnaturel lorsqu'on entend par ce mot une réalité qui n'émane pas de l'instinct mais de l'esprit qui établit son ordre propre : l'ordre spécifiquement spirituel. Ce qui distingue l'homme du reste de la nature c'est ce pouvoir spirituel qui est en lui comme un appel auquel il accepte de répondre ou pas. C'est avec cette dimension de l'homme que la parole a relation. Ce qui suppose et même exige qu'il existe un enseignement à l'origine de cette appropriation des mots et du langage créateur. Cette ascèse et cette démarche n'ont rien de naturel. Ce que le mot *inspiration* d'ailleurs, lorsqu'on l'entend dans le sens de : «émanant de l'esprit», précise. On n'arrive à l'inspiration que dans la mesure où on accepte de donner la parole à cette dimension de notre être qu'il ne faut pas confondre avec la dimension rationnelle qui n'a, elle également, rien de naturel. Les deux ne peuvent exister sans que n'intervienne, dans le processus d'acquisition, un enseignement qui respecte les lois de chacun et sache distinguer ce qui est rationnel de ce qui est spirituel et qui accepte également que ces deux démarches conduisent soit à la connaissance, soit à la co-nnaissance.

Si la mise en place d'une pédagogie propre à l'acquisition de la connaissance objective est bien établie et fait partie intégrante, pour ne pas dire exclusive, des programmes scolaires, celle propre à l'acquisition d'une connaissance intuitive est au contraire à peine esquissée. Pire encore, on tente d'enseigner le proces-

sus d'acquisition de la connaissance intuitive en soumettant les étudiants aux mêmes normes pédagogiques que celles qui conviennent à l'acquisition de la connaissance objective. C'est pourquoi Suzanne Jacob, dans la *Bulle d'encre*, affirme que, pour le futur écrivain, « *il est plus utile de pratiquer le saut à la perche que de suivre des cours de création littéraire* ». Il est en effet plus nocif de suivre des cours qui procèdent dans leur pédagogie d'une façon inadéquate que de n'en point suivre du tout. Un cours de création littéraire relève de l'initiation, elle-même à l'origine d'une pédagogie particulière, plutôt que d'un enseignement didactique. Initier ne signifie pas obliger quelqu'un à obéir à des normes préétablies et à confectionner des objets artistiques qui soient conformes à des canons spécifiques déterminés à partir de normes esthétiques ou autres. Cela signifie, au contraire, permettre à quelqu'un de se situer plus adéquatement dans le champ de co-naissance exploré par la création, et elle seule. Ce qui est possible dans la mesure où l'initiateur est lui-même situé par rapport à ce lieu. Il agit donc comme un phare qui peut aider le débutant à se situer lui-même adéquatement dans le monde particulier de la création littéraire, et comme un « maître » qui peut proposer des voies, indiquer des écueils et baliser une démarche propre à celui qui veut cheminer dans cette direction.

Cette carence pédagogique a des conséquences jusque sur l'enseignement de la lecture. Au lieu de guider les étudiants dans la récréation des textes, on leur apprend à les interpréter. Comme si le texte littéraire pouvait être réduit à une façon détournée d'exprimer une vérité en la camouflant sous des figures de

styles au lieu de l'exprimer directement. Lire un texte consiste alors, aidé de techniques savantes mises au point par les théoriciens, à obliger un texte à dévoiler les vérités qu'il dissimule sous de belles formules. Comme le texte littéraire ne camoufle rien, mais, au contraire, tente de dévoiler une certaine dimension non rationnelle de la réalité, cette façon de procéder a pour effet de rendre impossible la recréation du texte. Sans compter le fait qu'elle a également pour effet de désorienter complètement celui qui est intéressé par la création littéraire de textes qui manifestent au lieu de camoufler. À tel point qu'on aurait raison de dire à celui qui est intéressé par la pratique de la littérature de ne pas lire (entendons, de cette façon) pour ne pas être détourné du mouvement qu'il doit suivre pour accéder à l'écriture de création.

La lecture interprétative, loin des les aider dans leur pratique d'écriture personnelle, a pour effet de les en éloigner en leur enseignant que la création n'est qu'une façon particulière d'appliquer des théories du langage ou de l'esthétique et qu'ils doivent, là comme ailleurs, demeurer accrochés à la raison qui doit toujours guider nos actes. Les conséquences d'une telle approche sont catastrophiques parce qu'il n'y a pas de création de textes littéraires qui ne soit pas enracinée dans une connaissance active de la langue et du langage, laquelle ne peut être approchée que de l'intérieur d'une pratique de la lecture créatrice grâce à laquelle le lecteur se laisse enseigner par le texte, et non par les méthodes.

Il est facile de constater que l'apprentissage de la lecture et de l'écriture proposé par l'école n'a pas grand-chose à voir avec l'apprentissage de la lecture

et de l'écriture qui ouvre le monde de *l'imaginaire* en éveillant *l'originare*. Ce qui prouve, d'une certaine façon, qu'effectivement le créateur doit s'éloigner d'une telle pratique de la lecture parce qu'elle le détourne de ses intérêts propres et de la découverte du lieu qu'il doit habiter pour accéder à une expression susceptible de nourrir les désirs d'expression propre à tous les humains.

Cette situation découle, entre autres, du fait que la dimension *expression* dans le langage n'intéresse pas le ministère de l'Éducation ni, par voie de conséquence, les professeurs engagés par celui-ci pour transmettre des connaissances et faire acquérir des compétences intellectuelles ou manuelles qui prépareront ceux qui les possèdent à postuler un emploi qui assurera leur subsistance et permettra à la société capitaliste de *progresser*. Il s'ensuit que les étudiants qui peuvent réciter, sans passer un mot ni changer une ligne, des pages de leurs traités de psychologie ou de physique, sont absolument incapables de parler de ce qui les hante au plus profond de leur être et qu'ils pourraient découvrir si on leur donnait l'occasion d'être initiés à la lecture participative de textes qui sont des expressions de la conscience humaine ; des textes qui vibrent parce qu'ils sont des lieux de manifestation de l'être en nous et hors de nous.

Ce qui fondamentalement nous intéresse dans le langage, lorsque nous acceptons de demeurer près de nous-mêmes, c'est *l'au-delà* que les mots ouvrent en nous lorsque nous nous permettons de rêver en eux et par eux. C'est par cet **au-delà** que nous espérons être touchés, même si les mots et les textes proposés par

«l'école» ne sont pas ouverts à cette dimension de la réalité. *La transcendance* n'intéresse pas la vie scolaire ; à peine les philosophes lorsqu'ils ouvrent les fenêtres donnant sur l'existence, parfois les théologiens lorsqu'ils accèdent à la vie mystique.

Dans la mesure où on relie l'écriture littéraire à une telle recherche (et je suis convaincu qu'on doit le faire, pour des raisons explicites), on peut comprendre pourquoi l'école (telle que vécue à l'heure actuelle) ne peut être d'une grande utilité pour celui qui veut devenir écrivain. L'école actuelle ne s'intéresse pas à la démarche intuitive vécue par et dans la rencontre des mots et de l'imaginaire, trop obsédée qu'elle est par la raison et le pouvoir qu'elle recèle de se soumettre la nature en l'obligeant à se ranger sous ses ordres et catégories.

Ce n'est donc pas parce que l'écrivain a reçu du ciel en naissant le don de l'écriture que la fréquentation de l'école lui est de peu de secours, mais parce que les apprentissages appropriés et le développement des facultés propres à la pratique de l'écriture littéraire (imagination, imaginaire, mémoire mythique et sens de l'analogie) n'intéressent pas le programme de l'enseignement public, qui est exclusivement axé sur le développement des facultés rationnelles et des habits permettant au citoyen de s'adonner à la pratique d'une technique avec efficacité.

Mais si, par une sorte de miracle toujours possible, l'école devenait un lieu à l'intérieur duquel il était pensable de développer les facultés qui rendent possibles la connaissance intuitive et l'expression littéraire, il n'existerait plus de conflit entre l'école et l'ex-

pression sous toutes ses formes, y compris l'expression littéraire.

Ce n'est donc pas, non plus, parce qu'on n'a pas besoin d'être initié à l'écriture pour la pratiquer qu'on peut conclure que la création littéraire n'a rien à voir avec l'enseignement en général, particulièrement l'enseignement universitaire, mais parce que le système scolaire refuse de faire une place au développement et à la pratique de la connaissance intuitive. Comme si une telle connaissance naissait, ainsi qu'il en va (et encore, il faudrait consulter un pomiculteur, plus précisément, le pommier lui-même, pour en avoir le cœur net) pour les pommes et la rhubarbe un peu au hasard des saisons, sans l'aide de qui que ce soit, sinon de la Nature.

Mais à partir du moment où, pour des raisons autant épistémologiques qu'ontologiques, on admet qu'il existe une connaissance intuitive et que l'art a beaucoup à voir avec son expression, il devient non seulement légitime, mais urgent, de faire une place à l'enseignement artistique, entendu non seulement comme lieu d'apprentissage des différentes techniques généralement en usage dans la pratique de tel ou tel art, mais également comme lieu d'initiation à une démarche et à une façon d'être qui rend possible et effective la pratique de cette connaissance. Dans les arts visuels, comme cela se pratiquait et se pratique encore, mais également dans l'art littéraire, malgré tous les interdits, interdictions et anathèmes qui ont entouré et entourent encore, hélas ! un tel enseignement. Mais de quoi ou de qui, les opposants à un tel enseignement ont-ils peur ?

II

Les affirmations précédentes deviendront plus probantes si nous procédons à une description phénoménologique de l'acte de création, principalement de la création poétique en tentant de répondre à la question : comment allons-nous au langage et, surtout, comment le langage vient-il à nous ? Si nous réussissons à préciser un tant soit peu ce double mouvement de la conscience vers le monde et du monde vers la conscience par et dans les mots et le langage, peut-être nous sera-t-il plus facile de déterminer la part d'inspiration (ce qui vient de l'esprit) dans toute parole créatrice à l'origine d'un monde particulier au moins pour celui qui accepte de recevoir la parole et lui prête ses mots et son langage pour qu'elle puisse s'incarner.

Constatons d'abord que notre première rencontre avec la langue et les mots n'est ni consciente ni, encore moins, rationnelle. Spontanément, par imitation, nous entrons dans le monde des mots et du langage. L'opacité du monde, des choses et des êtres qui était, jusque-là, notre lot quotidien, devient peu à peu trouée de points lumineux engendrés par les mots grâce auxquels nous sortons de l'inconscience quasi animale pour aborder les rivages de la conscience humaine.